

Cinéma

CINÉMA QUÉBÉCOIS: LA RELÈVE

une enquête de Luc Perreault

APRES DIX ANS de patience et d'efforts laborieux, le cinéma québécois est parvenu à "sortir du bois". Le fait paraît maintenant acquis. On ne s'interroge plus pour savoir si "Valérie" est une marque de parfum ou un film: on sait que c'est l'œuvre de Denis Héroux. Bien plus, des noms comme Jean-Pierre Lefebvre, Gilles Carle, Pierre Perreault, Claude Jutra éveillent un écho dans la population. Le cinéma québécois a traversé sa période de noirceur.

Pour une vingtaine de cinéastes "reconnus", pour un nombre déjà impressionnant de techniciens qui composent le milieu du cinéma, la période difficile des tâtonnements est chose du passé. Dire qu'il ne subsiste aucun problème à l'établissement d'une industrie du cinéma serait exagéré si l'on songe que cette industrie, même si elle existe de fait, n'a obtenu aucune reconnaissance officielle, n'a pas reçu, du moins de la part des gouvernements, toute l'attention qu'elle méritait. Mais l'important, c'est qu'elle existe et qu'elle évolue rapidement malgré le peu d'aide qu'on lui accorde.

Mais dans un milieu saturé par quelques "happy few" qui s'y sont taillé une place à la force du poignet, les néophytes de la caméra doivent travailler dur pour s'imposer. Pourtant ils sont bourrés de talent et d'idées et certains possèdent une expérience cinématographique enviable. C'est de cette difficulté à percer qu'ils ont fait part récemment au cours d'une table ronde réunissant huit jeunes cinéastes québécois et dont nous rendons compte cette semaine, dans cette première partie de notre enquête. Dans les prochaines semaines, quelques cinéastes se présenteront eux-mêmes et nous parlerons de leurs expériences. Enfin, dans la dernière partie, nous tenterons de voir si vraiment il est possible à un jeune de devenir cinéaste au Québec en 1970.

Avant tout, créer

Ils sont huit, certains accompagnés de leurs amis "qui ne sont pas cinéastes". Extérieurement, ils se définissent par une allure négligée qui caractérise sans doute tous les cinéastes. Mais ceux-ci apportent à cette tenue un raffinement qui témoigne bien de cette révolution vestimentaire qui balaye en ce moment nos CEGEP. Leur âge varie entre 22 et 27 ans. Si l'on examine leur "curriculum vitae", on constate que certains ont poursuivi des études universitaires, que d'autres se contentent d'un B.A. et que certains autres enfin ont suivi des études cinématographiques. Plusieurs ont entrepris leur premier long métrage. L'un d'eux peut même se vanter d'avoir obtenu que son premier long métrage soit distribué commercialement. Il s'agit là d'un cas isolé car, pour la majorité, l'effort qu'il faut dépenser pour arriver à mener à bonne fin un projet est tel qu'ils se désintéressent du sort qui l'attend.

Mais ce désintéressement ne provient pas seulement de la quantité d'énergie à dépenser pour faire un film. Pour plusieurs, contrairement à certains de leurs prédécesseurs portés vers la revendication verbale, la création est la seule attitude défendable. C'est la réponse qui s'impose face à l'inertie du gouvernement en matière de ci-

néma au Québec. Pour Roger Frappier, tout est dit en noir sur blanc depuis 1963 en ce qui concerne les mesures que le gouvernement du Québec pourrait prendre pour venir en aide au cinéma. "A la veille de chaque élection, déclare Frappier, le ministre des Affaires culturelles nous promet que ça va changer et ça ne change jamais. Si on se bat contre le gouvernement, pendant ce temps on ne fera pas de films."

Roger Frappier a 25 ans. Il achève en ce moment le tournage d'un film centré sur une troupe de jeunes comédiens en tournée à travers le Québec. S'il se montre sévère à l'égard du gouvernement du Québec, il n'est pas moins tendre envers la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne, un organisme fédéral bénéficiant d'un fonds de \$10 millions pour le cinéma.

Le fameux cercle vicieux

Frappier estime, comme ses camarades, qu'il existe un cercle vicieux à franchir si l'on est jeune cinéaste:

"Pour faire un film, il faut que tu aies des influences ou que tu sois connu, et pour être connu, il faut que tu aies fait un film! A ce moment-là, tu existes. Là je peux aller à l'ONF et dire: regardez ce que j'ai fait. L'année dernière, j'ai soumis un projet à la Société d'aide pour faire un long métrage. Voici la raison qu'on m'a donnée: "Vous n'avez aucune expérience dans le cinéma, monsieur". Qu'est-ce que tu veux? Ce cercle-là, il faut que tu le brises en quelque part!"

Pour briser ce cercle, certains vont jusqu'à vendre leur auto et économiser le peu de revenus qu'ils ont. D'autres, plus patients, s'infiltrent dans une maison de production où ils gravissent les échelons pas à pas, au risque de perdre petit à petit leurs énergies créatrices. Il en est qui prennent des détours, soit par une école réputée de cinéma, soit par la critique cinématographique. Frappier en a tâté pendant un an, Jean Chabot également.

Mais des deux, c'est Chabot qui provisoirement a le mieux réussi à briser le fameux cercle. Après plusieurs courts métrages, essais qu'il qualifie de personnels et qu'il préfère laisser là où ils sont présentement, c'est-à-dire sur les "tablettes", Chabot obtenait l'automne dernier la chance que plusieurs espèrent: la possibilité de tourner son premier long métrage à l'ONF. "Mon enfance à Montréal" est actuellement à l'étape du montage et le réalisateur de 24 ans a pu, comme il dit, bénéficier de la "grosse machine" de l'organisme fédéral pour tourner son film. Mais il admet que s'il n'avait pas fait de la critique au "Devoir", jamais il n'aurait pu, faute d'être connu, avoir la chance de tourner à l'ONF.

Chez ces derniers, on sent se dessiner une attitude nouvelle qui fait contraste par rapport à leurs aînés. C'est Fernand Bélanger, monteur à Radio-Québec, diplômé et l'IDHEC et qui vient de réaliser un court métrage à l'ONF. "Ti-coeur", qui la définit:

"Actuellement il y a à l'ONF des cinéastes qui sont là depuis quinze, vingt ans et qui seraient "fokés" s'ils travaillaient dans l'industrie privée. C'est ça qui fait qu'à l'ONF c'est saturé et que les jeunes ne peuvent pas y entrer. D'ailleurs, moi, je ne veux pas "entrer" à l'ONF jamais de toute façon. Je veux faire mes films à l'ONF... par exemple, pas seulement moi, mais tout le monde. Je voudrais que l'ONF soit une centrale où on prend du matériel, de l'argent, tout: une boîte administrative, "stie! C'est tout ce qu'il faut."

Pour Pierre Harel, 25 ans, auteur, avec Pascal Gélinas, d'un court métrage qui a obtenu un certain retentissement lors de son lancement en 1968,

Une attitude "typique"

Mais le cas Audy, si on l'examine de près, ne dérange pas tellement aux lois énoncées par Frappier. Inconnu certes, le jeune cinéaste de Trois-Rivières n'en était pourtant pas à ses premières

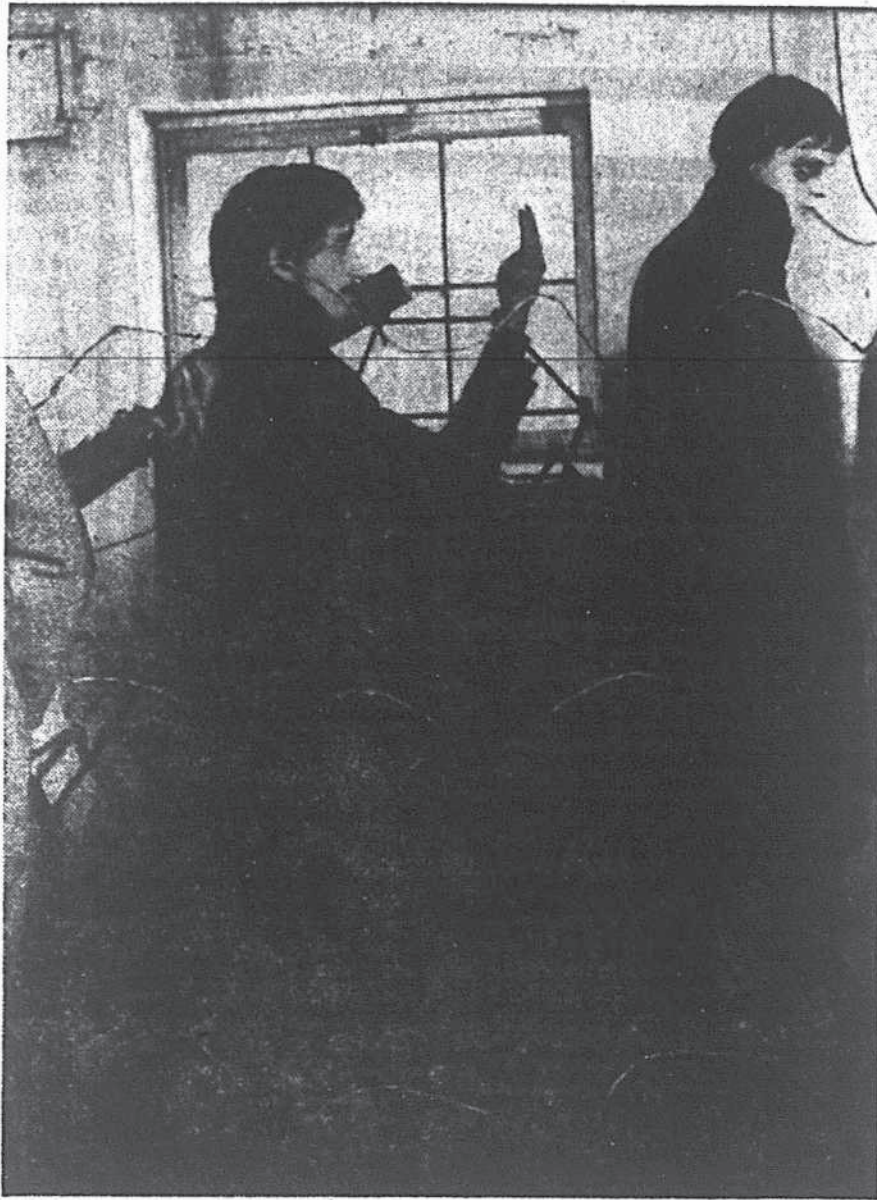


Photo de tournage de "Mon enfance à Montréal" de Jean Chabot (à gauche sur la photo).

armes lorsqu'il s'est présenté devant le directeur du studio de fiction de l'ONF, Jean-Pierre Lefebvre. Il avait déjà quelques longs métrages à son actif, tournés par ses propres moyens avec une caméra super-8.

Depuis la création de ce studio, l'an dernier, plusieurs jeunes ont obtenu la chance de faire un premier film, voire même un premier long métrage. C'est le cas notamment d'Yvan Patry ("Un jour sans évidence") et d'André Théberge ("Question de vie").

Chez ces derniers, on sent se dessiner une attitude nouvelle qui fait contraste par rapport à leurs aînés. C'est Fernand Bélanger, monteur à Radio-Québec, diplômé et l'IDHEC et qui vient de réaliser un court métrage à l'ONF. "Ti-coeur", qui la définit:

"Actuellement il y a à l'ONF des cinéastes qui sont là depuis quinze, vingt ans et qui seraient "fokés" s'ils travaillaient dans l'industrie privée. C'est ça qui fait qu'à l'ONF c'est saturé et que les jeunes ne peuvent pas y entrer. D'ailleurs, moi, je ne veux pas "entrer" à l'ONF jamais de toute façon. Je veux faire mes films à l'ONF... par exemple, pas seulement moi, mais tout le monde. Je voudrais que l'ONF soit une centrale où on prend du matériel, de l'argent, tout: une boîte administrative, "stie! C'est tout ce qu'il faut."

"Taire des hommes", il existe une attitude typique du jeune cinéaste québécois. C'est celle qui consiste à "faire des films d'une façon suicidaire". Pour André Théberge, la caractéristique du jeune cinéaste québécois consisterait plutôt dans sa façon artisanale de faire des films. Avant de tourner "Question de vie", lui-même a dû passer par cette étape. Sur trois essais entre 1965 et 1967, seul un court métrage a vu le jour jusqu'ici, "Terleur".

Toujours recommencer

"Depuis que j'ai fait "Taire des hommes", estime Harel, ce n'est ni plus facile ni plus difficile de faire du cinéma. Tout ce que ça peut changer, c'est que ça va nous faire rencontrer des gens qui, à un moment donné, vont peut-être pouvoir nous "pluguer" en quelque part. Au niveau du choix personnel, je pense que c'est à recommencer à chaque fois. C'est toujours aussi difficile."

Harel n'a pas été chanceux. Son premier essai, tourné avec des amis et intitulé "Sombriers inutilités", fut saisi par des agents de la Sûreté municipale au cours d'une perquisition. Il ne lui ont remis jusqu'ici qu'une partie des négatifs originaux. Après "Taire des hommes", ce film qui en a frappé plusieurs par son caractère engagé, il entra au service de la Société générale de cinématographie, que dirige Arthur Lamothe, pour laquelle il tourna quelques films d'actualité. Depuis,

il n'a rien fait. Mais il se prépare à réaliser un long métrage pour le compte d'In-Media que dirige Fernand Dansereau. Parallèlement il doit partir pour la Louisiane tourner un film avec Robert Charlebois pour le compte de l'Office du film du Québec.

"C'est une chose que je remarque, fait observer Harel. Les cinéastes d'ici sont pris avec un problème de puissance comme les jeunes écrivains ou les jeunes auteurs dramatiques. C'est toujours le même maudit problème de puissance, de réaliser quelque chose dans la vie ordinaire, de prendre les moyens pour le faire. Evidemment, il y a tout le système à contester, mais quand t'es gros de même (il montre ses deux index rapprochés) et que tu cries, il n'y a personne qui t'entend finalement. Il s'agit de savoir quoi faire: crier comme ça jusqu'à se râper la gorge, jusqu'à temps qu'il ne te reste plus une goutte de sang dans le corps, ou bien venir gros de même (geste des bras grands ouverts) et crier et que ça porte plus. Alors moi, plutôt que de mourir puis de pourrir dans mon coin, mourir glorieux à 60 ans comme "jeune cinéaste révolutionnaire", je ferais un film de "cul". J'ai pas l'intention de me laisser manger."

La tentation du commercial

Les avis divergent sur ce point. Pour que leurs films connaissent une large distribution, certains refusent de payer le prix, c'est-à-dire de faire des films commerciaux. C'est le cas en particulier de Roger Frappier qui n'approuve pas la démarche de Denis Héroux. André Forcier, 22 ans, qui achève avec beaucoup de difficultés le montage des "Grands Enfants", un long métrage pour lequel il a obtenu une aide minime de la Société de développement, faire un film comme "Valérie", sans être motivé, uniquement pour le succès commercial, relève de l'arrivisme.

"C'est évident que tu fais un film pour accrocher le monde. Tu fais un film parce qu'il t'accroche et en pensant qu'il va accrocher le public. Si ça te tente de montrer des culs à l'écran, tu le fais. Si ça ne te tente pas, tu ne le fais pas. C'est la seule affaire que t'as à dire."

Pour François Brault, 27 ans, coréalisateur d'"A soir on fait peur au monde", un long métrage sur le passage de Charlebois à Paris qu'on a pu voir sur nos écrans, il existe un public pour le cinéma du type de "Valérie" et si un cinéaste décide de s'adresser à ce public-là, il estime que c'est son droit. Il souhaite même qu'il s'en tienne à ce genre de film. Pendant ce temps, d'autres cinéastes pour ont s'exprimer dans des domaines qui leur tiennent plus à cœur.

"Tout à l'heure, ajoute-t-il, on parlait du fameux cercle à briser. On était sous l'impression qu'après ça on aurait la vie un peu plus facile. Moi, je pense que ce cercle n'est brisé que pour ceux qui deviennent de grands commerciaux ou qui sont reconnus comme des valeurs sûres. Pour ce qui est de la majorité d'entre nous, une fois que le cercle est brisé, le même problème se pose à chaque nouveau film. Je vais faire un film sur Léo Ferré et j'ai eu deux fois plus de difficulté pour ce film que pour le précédent. Il ne faut pas s'imaginer que tout va bien après le premier film."

S'imposer par le talent

Tourné chez les Cinéastes associés (dirigé par Jean Dansereau), "A soir

on fait peur au monde" reste à l'heure actuelle le seul long métrage d'un jeune qui ait obtenu une distribution qui se rapproche de la normale. Cette situation dramatique affecte le travail de la plupart des jeunes qui veulent faire du cinéma. Ils trouvent que la situation qui prévaut actuellement tant à l'ONF que dans le secteur privé ne peut pas continuer. Il faut que l'abcès se creve et que finisse le temps où les films pourrissent sur les tablettes ou ne sortent pas des laboratoires à cause de problèmes soi-disant techniques. Le sort de plusieurs films serait compromis actuellement à cause de ce genre de problème, notamment à l'ONF.

Souvent, lorsqu'on propose un sujet à un jeune réalisateur, celui-ci n'obtient pas les crédits suffisants ou se voit contraint de réduire la durée de son film pour se plier aux exigences du producteur. C'est le cas par exemple de Marc Daigle, 22 ans, qui vient de faire un film pour la série "Cent millions de jeunes" à Radio-Canada et qui doit retenir une demi-heure de tout le matériel accumulé. Il doit en outre se débrouiller avec un budget de \$4,000, une somme dérisoire pour un film de 30 minutes.

Comme on peut le constater, il reste difficile de mettre le pied dans l'étrier du cinéma québécois. Ceux qui tentent la chance, le font à leurs risques et périls. Ils le font pourtant sans hésitation, poussés par un feu sacré qu'on pourrait baptiser le besoin de créer. Cette relève, qu'elle soit bienvenue ou non, pousse dans le dos des aînés et n'hésitera pas au besoin d'en bouculer les règles. "Il y a dix ou quinze ans, c'était un désert, fait observer Pierre Harel. De plus en plus, ça va être une jungle."

"Ceux qui nous ont précédés, renchérit Roger Frappier, ont été les coureurs des bois. Ils ont défriché et construit de belles autoroutes, ils ont mis ça en asphalte, posé des postes de péage: ils ont industrialisé. C'est d'autant plus difficile pour nous maintenant parce que, eux, ils prennent l'autoroute et que nous devons faire comme eux, prendre le bois et bûcher notre propre route."

Ce qui étonne au fond, c'est leur volonté de vouloir faire leurs preuves, de montrer leur originalité. Ils se veulent fondamentalement différents de leurs aînés, même s'ils sont conscients du travail énorme qu'ils ont accompli avant eux et qu'ils reconnaissent l'aide qu'ils leur ont témoigné en des moments difficiles. Ils ne veulent pas admettre qu'ils ont subi l'influence des aînés. S'ils le font, c'est du bout des lèvres, à la façon de Jean Chabot:

"Influencé par Lefebvre? Pas forcément: j'ai été produit par Lefebvre. Je ne suis pas le seul. J'ai été influencé par Jean Renoir puis Fritz Lang, mettons. J'ai pu être influencé par Lamothe puis Groulx. C'est bien difficile de dire qui m'a influencé. J'ai été influencé par le voisin. Qu'est-ce que tu veux que je fasse? C'est compliqué de délimiter ça et de dire comment je me définis par rapport à mes aînés. Si j'aime la position sociale de Lamothe, j'aime l'élan lyrique de Perreault, j'aime la sobriété de Lefebvre. J'aime une affaire ici, une affaire là. J'aime surtout ce que je fais."

Qui pourrait nier qu'ils sont sincères?

(La semaine prochaine: Fernand Bélanger parle de "Ti-coeur" et de l'ONF.)

EN PRIMEUR

Le lecteur trouvera sous cette rubrique les films dont c'est la première sortie montréalaise en version originale, ainsi que les films dont la version française ou anglaise est présentée pour la première fois. Les derniers films sont suivis d'un astérisque.

GOODBYE COLUMBUS*

Film américain (1969) réalisé par Larry Peerce. Scénario d'Arnold Schulman, d'après le roman de Philip Roth. Images: Gerald Hirschfeld. Musique: Charles Fox. Avec Richard Benjamin, Ali Mac Graw, Jack Klugman, Nan Martin. Doublé français. Couleur. 105 min. Rivoli.

On peut affirmer sans trop de risques que s'il n'y avait pas eu "The Graduate", il n'y aurait jamais eu "Goodbye Columbus". La recette est la même: de jeunes interprètes encore inconnus, des images fraîches et colorées, une musique et un style jeunes et populaires, pour faire la satire d'un monde bourgeois, jujette fois. Comme pour "The Graduate", le traitement demeure superficiel et le film est avant tout un beau spectacle.

QUAND LES AIGLES ATTAQUENT* (Where Eagles Dare)

Film britannique (1968) réalisé par Brian G. Hutton. Scénario original d'Alister MacLean. Images: Arthur Ibbetson. Musique: Ron Goodwin. Avec Richard Burton, Clint Eastwood, Mary Ure. Doublé français. Panavision. Couleur. 148 min. Champlain, Villeray, Verdun.

Durant la dernière guerre mondiale, les Services secrets britanniques envoient un commando délivrer un général allié, prisonnier dans les Alpes. Mais le véritable but de la mission, que seul le commandant connaît, est d'arracher aux Allemands les noms des espions nazis qui opèrent en Angleterre.

ARABELLA

Film italien (1968) réalisé par Mauro Bolognini. Scénario d'Adriano Baracco, d'après une histoire de Giorgio Arlorio et Brunello Rondi. Images: Ennio Guarnieri. Musique: Ennio Morricone. Avec Virna Lisi, James Fox, Margaret Rutherford, Terry-Thomas. V.O. anglaise. Couleur. Kent.

Comédie italienne dans laquelle Virna Lisi joue le rôle d'une jeune fille sans scrupules pour qui tous les moyens sont bons pour aider sa tante, une princesse italienne, à payer ses lourdes taxes. Au cours de l'histoire, Terry-Thomas vient tenir trois rôles, soit un gérant d'hôtel, un général britannique et un duc local.

L'HOMME LE PLUS DANGEREUX DU MONDE* (The Chairman)

Film britannique (1969) réalisé par J. Lee Thompson. Scénario de Ben Maddow, d'après le roman de Jay Richard Kennedy. Images: John Wilcox. Musique: Jerry Goldsmith. Avec Gregory Peck, Arthur Hill, Alan Dobie, Keye Luke, Anne Heywood. Doublé français. Panavision. Couleur. 104 min. Château, Français, Granada, Versailles.

Un professeur d'université occidental se rend en Chine communiste à l'appel d'un confrère chinois. Avant son départ, les services secrets le chargent de ramener la formule découverte par le savant asiatique pour faciliter la culture dans des régions impropres. Mais le professeur devra s'enfuir au risque de sa vie.

LES GEANTS DE L'OUEST* (The Undeclared)

Film américain (1969) réalisé par Andrew V. McLaglen. Scénario de James Lee Barrett, d'après une histoire de Stanley L. Hough. Images: William H. Clothier. Musique: Hugo Montenegro. Avec John Wayne, Rock Hudson, Roman Gabriel. Doublé français. Panavision. Couleur. 118 min. Château, Français, Granada, Versailles.

Après la guerre civile, un groupe nordiste dirigé par John Wayne se rend au Mexique vendre des chevaux à l'empereur. Au même moment, un groupe sudiste, sous la direction de Rock Hudson, part également pour le Mexique pour servir sous les ordres du même empereur. En cours de route, ce dernier groupe doit affronter diverses embûches, mais "The Undeclared" John Wayne est toujours là pour leur venir en aide. A noter la présence, dans le rôle du fils de Wayne, du quart-arrière étoile des Rams de Los Angeles, Roman Gabriel.

FUEGO

Film argentin (1968) produit, écrit, réalisé et interprété par Armando Bo, avec Isabel Sarli. Images: Ricardo Younis. Musique: Humberto Ubriaco et Armando Bo. Double anglais. Couleur. Loew's.

Après "La Muñeira" et "Femme et tentation", voici de nouveau la planteuse Isabel Sarli dirigée par Armando Bo. Ce film de sexe passe dans la plus grande salle de Montréal et la situation devient alarmante alors que le Capitot et le Loew's présentent des films mineurs de "sexploitation", tandis que ce genre de film tente de plus en plus de séduire la clientèle de l'Ariquin de l'Anjou et du Papineau, salles jadis promises au film français de qualité.



"Arabella"

THE COMPUTER WORE TENNIS SHOES

Film américain (1969) réalisé par Robert Butler. Scénario de Joseph L. McEveety. Images: Frank Phillips. Musique: Robert F. Brunner. Avec Kurt Russell, Cesar Romero, Joe Flynn, V.O. Couleur. Palace.

Un jeune étudiant est entraîné dans une série d'aventures après avoir accidentellement reçu une charge électrique d'une machine électronique qui lui a inculqué un immense savoir et l'a ainsi rendu célèbre prodige. Mais la machine connaissait le secret d'un groupe de bandits. Aussi le jeune homme est-il rapidement kidnappé et... Cette idée farfelue est issue de l'esprit de Walt Disney.

Guy ROBILLARD (collaboration spéciale)